

## CHAPITRE XI.

DANS ce chapitre, l'auteur revient au commencement de la bataille, aux premières opérations du prince Eugène. Il nous représente son attaque comme ayant eu lieu d'une manière partielle et sans accord. « D'ailleurs, dit-il, elle » n'aurait pas dû être faite si brusquement..... la bataille » devant commencer par l'aile droite et pivoter sur l'aile » gauche. » (Page 398 [292].) Puisque M. l'officier du palais répète cette assertion à satiété, pour avoir occasion de déprécier l'empereur, nous répéterons aussi ce que nous avons dit : 1° que la bataille commença par les batteries de droite du général Sorbier, chargé d'appuyer l'attaque du maréchal Davoust contre la gauche de l'ennemi; 2° que l'empereur envoya au prince Eugène l'ordre d'attaquer Borodino, afin d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté; 3° que Napoléon, voyant que l'ennemi retirait de son aile droite tout le corps de Baggowout, pour le porter à son aile gauche, et craignant que Ney et Davoust ne fussent pas assez forts pour résister, donna l'ordre au prince Eugène d'attaquer vivement la redoute du centre de l'ennemi, afin de l'empêcher de jeter presque toutes ses forces sur notre droite.

Mais dans les chapitres de son livre, qui ont rapport à cette journée, M. de Ségur décrit des mouvemens partiels, et ne trace pas l'ensemble de la bataille. Puisqu'il aime tant à donner des détails, il aurait dû citer le nom du

brave général qui, dans la première attaque de la redoute, y pénétra, et qui, bientôt couvert de vingt blessures, y resta prisonnier. Il est vrai que c'est un Français, le général Bonnamy.

Plus loin, il nous apprend que le vice-roi, qui n'avait pu enlever la redoute à cette première attaque, envoya avertir l'empereur de sa position critique, lui demandant du secours, probablement *la garde*. Ainsi le maréchal Ney demande la garde à la droite; le prince Eugène la demande à la gauche; l'empereur la refuse vers ces deux points; et cependant M. de Ségur paraît lui donner tort. Ces faits seuls prouvent combien Napoléon avait raison de la tenir en réserve jusqu'au dernier moment. Au reste, il est faux qu'il ait refusé des secours au prince Eugène, lorsqu'ils lui étaient nécessaires, puisqu'il lui envoya la légion de la Vistule, qui faisait partie de sa réserve.

« Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la bataille finie. Alors seulement l'empereur monta à cheval » avec effort, et se dirigea lentement sur la hauteur de » Semenowskoï. » (Page 403 [295].) Ceci est tout-à-fait inexact. Lorsque ce village fut en notre pouvoir, l'empereur s'y porta. Il demanda le général Friant, qui s'en était emparé. Ayant appris que, quoique blessé, il commandait encore sa division, Napoléon dit en souriant devant ses soldats : *En ce cas, je suis tranquille; laissons-le faire.* Mais bientôt voyant les forces considérables, avec lesquelles l'ennemi se disposait à attaquer Semenowskoï, il fit établir le quarante-huitième, le trente-troisième et le régiment espagnol sur le mamelon, en arrière de ce village; il fit former le trente-troisième en carré, sur l'emplacement de Semenowskoï, ayant le quinzième à sa gauche. Ce fut de là encore, qu'il donna ordre au maréchal Ney de réunir les divisions Compans et Dessaix, et de déborder les ennemis par leur gauche. Ces dispositions prescrites, l'empereur

reur se porta rapidement au centre de l'armée, et envoya l'ordre au prince Eugène d'attaquer vigoureusement la grande redoute.

Quant aux *munitions épuisées*, ce fait est également faux; on ne manqua jamais de munitions. L'artillerie française tira dans cette bataille quatre-vingt-onze mille et quelques cents coups de canons. Mais cette énorme quantité de munitions fut remplacée, au fur et à mesure des consommations, par l'activité du général Neigre, directeur du parc, et d'après les mesures prises par le général Lariboissière. On aurait pu livrer encore deux batailles, sans avoir recours aux dépôts, qui étaient à Smolensk.

L'empereur chargea la jeune garde de la conservation du champ de bataille. L'ennemi pouvait recevoir des renforts pendant la nuit; Napoléon fit les dispositions nécessaires pour être en mesure de soutenir ce corps. La bataille étant finie sur tous les points, il se rendit, pour expédier ses ordres aux différens commandans d'armée, derrière la redoute de Schwardino, où il avait fait placer ses tentes; et c'est là sans doute que le revit M. de Ségur.

## CHAPITRE XII.

LA scène se passe dans la tente de l'empereur. Au lieu de le représenter occupé à donner des ordres, M. de Ségur le suppose « dans un abattement physique et dans une » grande tristesse d'esprit. Dans son armée, jusque dans sa » tente, la victoire est sombre, isolée même, sans flatteurs! » Ceux \* qu'il a fait appeler, Dumas, Daru, l'écoutent et » se taisent. Mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur » silence, n'étaient point muets. » (Page 406 [297].)

Ce que devaient faire MM. Dumas et Daru pendant la bataille, était de ne rien dire; l'auteur les a fait parler. Après la bataille, l'empereur les mande dans sa tente, pour savoir quelles mesures ils ont prises relativement aux soins à donner aux blessés, au service des ambulances, aux moyens de transports, etc., nécessaires à l'armée. C'était leur parler de leurs devoirs; et ils se taisent!

Dans le chapitre dernier, M. de Ségur a fait appuyer par M. Daru, le conseil de faire donner la garde. Tous les militaires, aujourd'hui même, s'accordent à reconnaître l'inutilité et le danger de cette résolution; mais comme l'auteur met ce conseil dans la bouche d'un administrateur, on ne doit pas être surpris qu'il se ressente de son peu de connaissances militaires. Voici un nouveau conseiller que M. le

\* Ces messieurs n'acceptent pas sans doute la dénomination de flatteurs, dont M. de Ségur les gratifie.

maréchal-des-logis introduit, et qui n'a pas la même excuse à faire valoir; c'est Murat : il vient demander la cavalerie de la garde. « L'armée ennemie, dit-il, passe en toute hâte et en désordre la Moskowa ; il veut la surprendre et l'achever. » (Page 406 [297].) C'est accuser le roi de Naples d'ignorance des lieux, et de la position de l'ennemi. Si M. de Ségur avait pris la peine de jeter les yeux sur la carte, fût-ce même une simple carte de poste, il aurait vu que l'armée russe, dont la retraite était sur Mojaïsk, ne devait point passer la Moskowa pour s'y rendre. S'il avait lu les rapports des généraux ennemis, il aurait vu qu'en effet elle ne l'avait point traversée; qu'au contraire elle avait passé la nuit sur la partie du champ de bataille, qui lui était restée, sa droite appuyée au mamelon de Gorki, et flanquée au delà par une division d'infanterie légère et des cosaques, et sa gauche, vers les bois en arrière de Semenowskoï.

L'auteur s'aperçoit enfin « qu'à cette distance un corps d'élite et dévoué avait paru à l'empereur indispensable à conserver. » (Page 406 [298].) Ces motifs sont puissans; mais M. de Ségur est sans doute un de ceux qui, à ce qu'il dit, n'en ont pas été satisfaits. Car il crée, comme pour s'en faire un appui, un concert de murmures et de lamentations sur la manière dont la bataille a été conduite. Murat dit « qu'il n'avait pas reconnu le génie de Napoléon; » Eugène, « qu'il ne concevait pas l'indécision qu'avait montrée son père adoptif; » Ney mit une singulière opiniâtreté à conseiller la retraite. » (Page 407 [298].) Nous nous sommes demandé plusieurs fois comment M. l'officier du palais pouvait avoir appris ce que l'empereur, les princes et les maréchaux se disaient. Sa position était telle à l'armée, qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait été leur confident. Nous éprouvons la même incrédulité pour les paroles que l'auteur met dans la bouche du roi de Naples et du

prince Eugène. Quant à celles de Ney, nous savons à quoi nous en tenir. Ce n'est pas que nous croyons que ce maréchal les ait proférées, mais nous n'ignorons pas d'où elles sont tirées; c'est de la *Gazette de Pétersbourg*, dont le rédacteur connaissait encore beaucoup moins le maréchal que M. de Ségur. Le gazetier avait besoin d'établir que la bataille n'avait eu pour nous que des résultats douteux; et il le prouvait en supposant qu'un des généraux les plus audacieux avait conseillé la retraite. M. de Ségur se serait-il appuyé d'une pareille autorité!

« L'empereur ne put évaluer sa victoire que par les morts; la terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes, qu'elles paraissaient leur appartenir plus qu'à ceux qui restaient debout. Il semblait y avoir sur le champ de bataille plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivans. » (Pages 410 et 411 [301].)

Une chose bien digne de remarque, c'est que M. l'officier du palais, qui prend un soin déplorable d'exagérer nos pertes; qu'on croirait voir furetant tous les coins du champ de bataille, pour en exhumer les moindres détails; qui épie sur le front de nos officiers et de nos soldats, le secret de leurs sensations, pour les interpréter et les revêtir de ses sombres couleurs; ne dise pas un mot des pertes ni de la consternation des Russes! S'il eût voulu seulement citer leurs relations, il aurait fait connaître qu'ils avouaient avoir perdu près de cinquante mille hommes tués ou blessés; que plus de vingt mille de leurs blessés étaient en route pour Moskou\*. Le nombre des Français morts dans les redoutes était très-faible, en comparaison de celui des cadavres russes qu'on y rencontrait; et cela se conçoit facilement, si l'on songe

\* Voyez Boutourlin, page 349 du tome I<sup>er</sup>. A la page 116 du tome II, il dit qu'à Taruntino, Kutusof s'occupait de réorganiser les corps qui avaient échappé au massacre de Borodino..

que ce que M. de Ségur appelle constamment des redoutes, étaient des flèches ou redans. Les Russes, placés derrière les épaulements, y tinrent jusqu'au moment où nos soldats, y pénétrant de tous côtés, les tuèrent à coups de baïonnettes. Mais ces ouvrages, ouverts tous à la gorge, une fois en notre pouvoir, ne nous offraient point d'abri contre les feux de l'ennemi. Aussi, aucune troupe ne resta dans l'intérieur; elles furent toutes placées, soit sur les côtés, soit en arrière des épaulements.

Nous ne relevons cette circonstance, que pour faire voir que l'auteur rend compte de choses qu'il n'a pas vues. S'il eût parcouru le champ de bataille, il n'eût pas osé nous dire qu'il *semblait y avoir plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivans*. Notre perte n'a pas été le tiers de celle des Russes. M. de Ségur, qui a dans son portefeuille une collection d'horribles tableaux, ne manque pas d'en placer un dans cet endroit; c'est le spectacle que, suivant lui, le champ de bataille offrait. Entre autres contes, pour faire peur aux enfans, il cite un soldat russe, *qui vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongea l'intérieur*. (Page 412 [302].) Il aurait dû nous donner la taille de ce soldat ou celle du cheval.

« Sept à huit cents prisonniers, une vingtaine de canons, étaient les trophées de cette victoire incomplète. » (Page 415 [302].)

S'il avait su que l'élite et presque la moitié de l'armée russe avait été anéantie; que Bagration et ses meilleurs généraux avaient succombé; que la prise de Moskou était la suite de cette victoire; quelque familiarisé qu'il soit avec les inexactitudes, il n'aurait pas pu avancer que cette *victoire était incomplète*.

## CHAPITRE XIII.

MURAT est livré aux attaques du maréchal-des-logis du palais. Il paraît atteint de la même maladie que l'empereur, celle de refuser tous les bons conseils qu'on lui donne. Il commande une charge; un de ses aides-de-camp lui fait observer qu'un profond ravin se trouve entre nos cavaliers et les ennemis: mais *Murat, toujours plus emporté, répétait qu'il fallait qu'ils marchassent; que, s'il y avait un obstacle, ils le verraient; puis, il insultait pour exciter*. (Page 415 [304].) Il faut convenir que c'eût été une singulière armée que l'armée française, si l'empereur et ses généraux eussent été tels que M. de Ségur se plaît à les représenter. Ce qu'il dit de nos officiers, qu'on les insultait pour les exciter à faire leur devoir, est si extraordinaire, qu'on serait tenté de croire que M. l'officier du palais ne se regardait pas comme officier français.

L'auteur, constant dans son système, nous peint l'empereur *marchant d'un pas plus lent encore que la veille, et dans une telle absorption* (page 416 [304]), qu'on ne sait où il va. Heureusement qu'on le prévient qu'il va tomber au milieu des ennemis; alors il s'arrête.

Ce n'est pas assez de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. *L'automne des Russes venait de l'emporter*. (P. 416 [304].) Pour expliquer cette pensée, M. de Ségur suppose encore un ouragan, qui n'a eu lieu que dans sa tête, mais qui, selon lui, glaça Napoléon et lui causa *une fièvre ardente, qui*

*brûla son sang et abattit ses esprits.* (Page 417 [305].) Si tous ceux qui ont vu de près l'empereur, le jour de la bataille, étaient morts, et qu'il ne restât aucun renseignement sur cette journée, notre historien pourrait nous parler de cet *abattement*, de cette *fièvre ardente*, avec sa confiance ordinaire dans la crédulité de ses lecteurs. Mais lorsqu'un grand nombre de personnes, telles que ses secrétaires, ses médecins, ses officiers, vivent encore, lorsque ces personnes savent parfaitement que Napoléon était dans son état habituel de santé, travaillait avec son ardeur ordinaire et fatiguait plusieurs chevaux; lorsqu'elles peuvent attester que ce fut seulement dans la nuit du 7 au 8, qu'il fut pris d'une extinction de voix causée par l'activité qu'il déploya la veille et le jour de la bataille, comment M. de Ségur ose-t-il affirmer des faits que tant de témoins peuvent démentir?

« On pénétra dans la ville, les uns pour la traverser et » poursuivre l'ennemi, les autres pour piller et se loger. » (Page 417 [305].) L'auteur aurait dû nous dire dans quels rangs il marchait; était-ce avec les premiers? Quoiqu'il nous ait, jusqu'à présent, fait admirer le grand ordre des Russes dans leur retraite, il est forcé ici d'avouer qu'ils avaient laissé une immense quantité de blessés dans la ville; ce qui ne les empêcha pas d'y mettre le feu. Il est vrai qu'il a pour eux une excuse toute prête: « Leur humanité, dit-il, céda au besoin de tirer sur les premiers » Français qu'ils virent entrer. » (Page 418 [305].)

Le récit du beau fait d'armes des voltigeurs du trente-troisième, donne le désir de connaître le nom du brave officier qui les commandait. Mais l'auteur ne le cite pas: nous suppléerons à ce silence, en disant qu'il se nomme Callier; qu'il avait sous ses ordres la compagnie de grenadiers et la troisième de fusiliers (capitaine Sabatier), formant au plus cent hommes. Ces deux compagnies appartenaient au premier bataillon du trente-troisième, de la division Friant.

Malgré l'aveu qui vient d'échapper à M. de Ségur, du nombre de leurs blessés (ce qui n'empêche pas les Russes d'incendier la ville où ces malheureux étaient renfermés), il reprend son ancien système, en avançant que, dans les deux jours qui suivirent, « on ne trouva ni hommes ni » choses qui décelassent l'armée russe. » (Page 420 [307].) Il paraît avoir oublié que tous les villages, tant sur la route que sur les côtés, étaient remplis de blessés, et marquaient la retraite sanglante de cette armée.

L'empereur, ainsi qu'il l'avait promis par sa proclamation, comptait faire reposer son armée à Moskou, réparer les pertes qu'il avait éprouvées, tant pendant la route que par suite de la bataille, et compléter ses corps. Mais comme il prend des mesures pour y faire venir des renforts en hommes et en artillerie, M. de Ségur tire parti de cette circonstance pour dire que *son espoir était affaibli*, et crier à la détresse. (Pages 421 et 422 [308].)

Le maréchal Davoust, suivant l'auteur, demande à l'empereur d'ôter le commandement de l'avant-garde à Murat, et de le lui donner; et M. de Ségur semble blâmer Napoléon de laisser ce commandement au roi de Naples, dont il connaissait *l'audacieuse et inépuisable ardeur*. (Page 422 [308].) Que peut-on désirer de mieux dans un général d'avant-garde poursuivant une armée ennemie *qu'une audacieuse et inépuisable ardeur*?

« Mais Napoléon apprend que nous ne sommes plus qu'à » deux journées de Moskou. Ce grand nom et le grand espoir qu'il y attachait, ranimèrent ses forces; et le 12 » septembre, il fut en état de partir en voiture, pour re- » joindre son avant-garde. » (Page 422 [308].)

L'auteur insinue que l'empereur était dans un état de maladie, qui le força de s'arrêter à Mojaïsk. L'extinction de voix, dont Napoléon fut atteint dès le 8, n'est pas un événement à la suite de si grandes fatigues. C'est la chose

la plus simple après quatre nuits passées au bivouac; le 4, près de Gridnewa; le 5 et le 6, sur les hauteurs de Borodino, et le 7, sur le champ de bataille. L'auteur a cependant basé sur cette extinction de voix, tous les contes qu'il fait de l'état de maladie de l'empereur, auquel il nous prépare depuis l'ouverture de la campagne, et sur lequel il va s'étendre jusqu'à la fin de l'expédition. Il a dit lui-même (page 409 [299]), que le 8, Napoléon parcourut le champ de bataille, prodiguant ses soins aux blessés français et russes; ce qui prouve que son indisposition était peu grave. Aussi, elle ne fut point la cause de son séjour à Mojaïsk; des intérêts de premier ordre l'y retinrent. Après une si sanglante bataille, un général en chef a plus d'une chose à prévoir, plus d'un ordre à donner. Se faire rendre compte de ses pertes, des ressources qui lui restent en munitions, objet si important après une aussi grande consommation; réunir des vivres, prendre des mesures pour assurer le service de toutes les parties de l'administration; se procurer des nouvelles de l'ennemi; s'assurer de ses mouvemens et de ses dispositions, sur-tout lorsque les rapports de l'avant-garde et les interrogatoires des prisonniers donnent lieu de penser qu'il a dessein de livrer une seconde bataille\*; tels sont les soins qui occupèrent tous les momens de Napoléon; et certes, la vigilance de cet esprit si actif et si prévoyant ne fut point en défaut\*\*.

\* C'était le cas, puisque l'ennemi paraissait disposé à nous livrer bataille devant Moskou, dont l'armée française n'était éloignée que de cinq marches. Ce fut alors que l'empereur écrivit au duc de Bellune de diriger les bataillons et escadrons de marche et les hommes isolés sur Smolensk pour de là venir sur Moskou.

\*\* Parmi les ordres sans nombre que l'empereur expédia de Mojaïsk, la lettre suivante, qu'il a écrite de sa main aussitôt après son arrivée à ce quartier-général, prouve que la maladie dont M. de Ségur le suppose atteint n'influa pas sur ses facultés.

Lorsque l'empereur eut reçu le rapport du général Lari-boissière, portant que la plupart des munitions consommées à la bataille de la Moskowa étaient remplacées par celles qu'il avait fait venir des parcs intermédiaires, il partit de Mojaïsk pour se rapprocher de son avant-garde, et être en mesure d'agir, si l'ennemi voulait livrer bataille. On croirait, d'après M. de Ségur, que Napoléon eut besoin de se faire porter dans sa voiture. Jamais ce héros victorieux n'a été plus étrangement défiguré. Quel est donc le but d'une supposition que pulvérise le témoignage irrécusable des faits et des individus? L'auteur est-il de bonne foi dans son erreur, ou est-il, sans s'en douter, l'écho de l'inimitié et de la prévention? Le lecteur en jugera.

POUR LE MAJOR-GÉNÉRAL.

« Faire faire la reconnaissance de la ville, et tracer une redoute qui tourne le défilé.—Faire construire deux ponts sur la Moskowa.—Écrire au prince Eugène qu'il peut se rendre à Rouza, et faire construire des ponts à Serguiewo; réunir beaucoup de bestiaux et de vivres, et avoir des nouvelles.—Écrire au prince d'Eckmühl, de faire occuper Borisow, et de ramasser des vivres et des nouvelles.—Au duc d'Elchingen, de venir demain avec son corps à Mojaïsk.—Laisser le duc d'Abrantès pour garder le champ de bataille. » Mojaïsk, 9 septembre 1812.